

Katri Sunohen, Benoît Lacroix, Djemila Benhabib

Claudine Potvin

Number 136, Winter 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62313ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Potvin, C. (2009). Review of [Katri Sunohen, Benoît Lacroix, Djemila Benhabib]. *Lettres québécoises*, (136), 52–53.

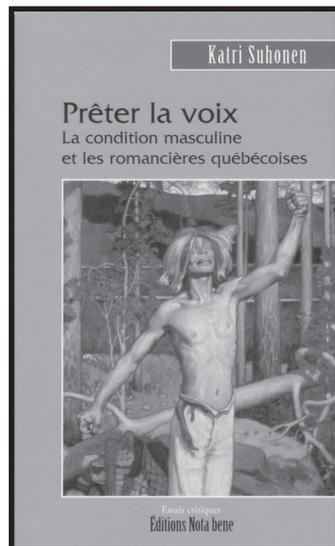
★★★★ 1/2

Katri Sunohen, *Prêter la voix. La condition masculine et les romancières québécoises*, Québec, Nota bene, coll. « Essais critiques », 2009, 290 p., 26,95 \$.

Faire parler l'homme

Quand les écrivaines choisissent d'explorer les identités sexuelles à partir de la perspective masculine, elles n'en interrogent pas moins le féminin et le rapport problématique entre les sexes.

Préter la voix de Katri Sunohen est une étude soignée de quatre romans de femmes qui se penchent sur le regard d'un protagoniste-narrateur masculin. Sunohen examine dans son ouvrage les œuvres d'Anne Hébert (*Les Fous de Bassan*), de Suzanne Jacob (*Laura Laur*), de Monique Proulx (*Homme invisible à la fenêtre*) et de Monique LaRue (*La démarche du crabe*), publiées entre 1980 et 1990. Comme le souligne l'auteure dans la première note, son livre est issu d'une thèse doctorale soutenue en 2003, et grandement nourri par des articles parus avant cette date. L'abondance de notes confère à l'ouvrage une dimension scolaire qui rend la lecture plutôt lourde.



RELIRE LE DISCOURS PATRIARCAL

Or, bien que les thèses demeurent très souvent sur les tablettes des bibliothèques, la publication d'une recherche du genre s'avère extrêmement pertinente et utile dans le contexte de la critique littéraire québécoise. En effet, l'originalité de l'étude consiste à montrer que, dans de nombreux textes récents de femmes, l'homme n'est plus le seul responsable de l'oppression patriarcale mais qu'il en est lui-même jusqu'à un certain point sinon une victime, tout au moins un être aux prises avec la société qui le définit. En ce sens, la présente étude « a pour hypothèse que les auteures font s'exprimer le personnage masculin tout en utilisant certaines astuces formelles [...] afin de saper son autorité discursive (plutôt que d'augmenter la leur), de sorte que le discours patriarcal unilatéral fasse place à un dialogue et s'ouvre à d'autres voix » (p. 27). D'où le choix d'un corpus de romancières qui ont choisi de « prêter une voix à l'homme », d'où le point de départ suivant : « Le profit du travestissement narratif pour les romancières de notre corpus d'analyse se trouve du côté d'une remise en question de l'autorité discursive masculine. » (p. 54)

Dans le premier chapitre, Sunohen précise quelques bases théoriques (Bordo, Jardine, Derrida, etc.) qui servent de cadre à son étude. Ces commentaires, majoritairement axés sur des travaux féministes, s'avèrent toutefois assez généraux et gagneraient à être rapprochés d'une réflexion sur le modèle masculin dans la société québécoise des dernières décennies.

CONSTRUCTION/DÉCONSTRUCTION

Sunohen offre donc des relectures de quatre romans québécois et met l'accent sur la construction de la masculinité et des identités sexuelles. Si Hébert articule une fissure et une rupture dans l'univers patriarcal, Jacob se demande si la voix de l'homme efface automatiquement celle de la femme et brouille la frontière entre le masculin et le féminin et entre les multiples masculins. Reprenant Derrida, Sunohen souligne qu'ici le féminin est de l'ordre du symbole, « l'incarnation même de tout ce qui critique un ordre donné, qui conteste une vérité absolue » (p. 122), et symbolise la marge, la remise en question et le doute, opérant de la sorte une certaine déconstruction de la masculinité. Quant à Proulx et à LaRue, elles mettent en place un féminisme éclairé qui s'attarde sur l'homme comme objet d'analyse, à travers des portraits de l'identité « sexuelle » chez la première et d'une chute de l'autonomie masculine chez la deuxième et par conséquent de son évolution et de sa transformation. Finalement, « [l']action subversive des personnages féminins suggère que la masculinité [n'est] pas une entité autonome et univoque » (p. 272) et que ces personnages « suscitent une mise en question de la masculinité traditionnelle et un retour vers le passé, afin d'y retrouver les éléments manquants d'une identité et d'en adopter une qui soit compatible avec la société actuelle » (p. 273).

★★★★

Benoît Lacroix, *La mer récompense le fleuve. Parcours de Benoît Lacroix. Conversations avec Simone Saumur-Lambert et Pierrot Lambert*, Montréal, Fides, 2009, 312 p., 27,95 \$.

Penser le ciel et la terre

Une longue conversation entre soi et l'autre, un heureux détour par le passé, une constante assise dans le présent : l'art de la confiance, au nom de la vie, de l'amitié et de la foi.

Que dire de ce livre ? Qu'il appartient au mode de la confession, qu'il retrace le parcours de Benoît Lacroix, dominicain bien connu, docteur en études médiévales, historien, théologien, professeur universitaire, fondateur du Centre d'études des religions populaires, membre de l'Institut québécois de recherche sur la culture, intervenant dans les médias, bref, acteur aux multiples ressources (aide aux réfugiés, participation aux funérailles et aux mariages, travail pastoral, enseignement à l'Université du troisième âge).

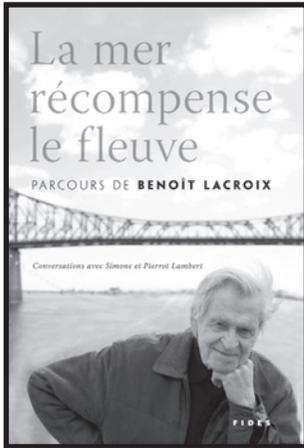
AU DÉBUT, IL Y A EU LE FLEUVE ET PUIS LA VOCATION

C'est d'abord par le fleuve, l'enfance, la famille, la petite école, que l'homme de 94 ans évoquera le monde rural qui l'a nourri et la jeune femme quittée au nom de l'Église. Plus tard, l'entrée chez les Dominicains, ce sera le choix d'une vie intellectuelle, l'amour de l'étude, le voyage, les rencontres spirituelles avec les grands maîtres (saint Thomas d'Aquin, Thérèse de Lisieux, saint Augustin, Teilhard de Chardin).

Il y a cependant dans la clarté des réponses de Benoît Lacroix une certaine hésitation quant au sacerdoce des femmes, que ce dernier considère souhaitable mais peu réalisable dans le contexte actuel, au mariage entre personnes du même sexe, à la sexualité, à l'avortement, à la contraception. Dans un Québec laïque et de plus

en plus éloigné d'une vision catholique et dans un monde religieusement fragmenté, il semble naïf de déclarer que l'Église « est une institution merveilleuse sur le plan historique » (p. 150).

LE CULTUREL ET LE RELIGIEUX



Cet échange entre les Lambert et Benoît Lacroix témoigne d'une vivacité et d'une énergie incomparables. Ce qui caractérise l'homme, c'est avant tout l'ouverture, la nécessité d'aimer tous les gens, « tout autant les athées, les incroyants, les agnostiques que les plus fidèles des pratiquants » (p. 84), le bouddhisme, l'islam, le judaïsme. Ainsi, son action sociale et communautaire le mènera vers ce qu'il nomme la spiritualité de la maladie, un esprit dit naturellement œcuménique. À propos de la pensée de Gilson et de son optimisme chrétien, Lacroix avoue croire que « le christianisme est la plus grande religion qui soit sur le plan de l'espérance ». (p. 305)

On pourrait se permettre d'en douter, mais là n'est pas la question puisque le culturel et le religieux se rejoignent dans l'« âme » de celui qui pratique une politique de la foi.

Cette conversation se termine sur la fréquentation de certains grands de ce monde, de grandes amitiés que Lacroix a frôlées dans son parcours intellectuel : philosophes, professeurs, poètes, artistes, peintres, historiens, politiciens, éditeurs, écrivains, troubadours, autant de collaborateurs qui auront marqué la démarche et la quête mystiques de la figure du prêtre. Bien souvent, les questions s'avèrent plus riches que les réponses et, à la fin, il ne manque à cette conversation qu'un commentaire un peu plus élaboré sur les œuvres de Lacroix sur lesquelles on passe trop vite, ce qui aurait permis de mieux comprendre le travail et la démarche de ce dernier.



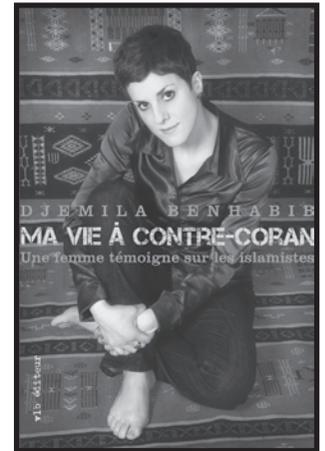
Djemila Benhabib, *Ma vie à contre-Coran. Une femme témoigne sur les islamistes*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Partis pris actuels », 2009, 269 p., 24,95 \$.

La terreur islamiste

Écrire pour témoigner et pour rendre hommage à tous ceux qui ont lutté contre la barbarie islamiste. Écrire pour combattre l'intégrisme musulman. Écrire pour affirmer l'identité et retracer l'histoire des injustices et des crimes commis au nom du dogme et d'Allah.

Ma vie à contre-Coran est un poignant témoignage, à la fois personnel et public, solidement documenté dans lequel Djemila Benhabib « passe en revue les attentats des groupes islamistes un peu partout dans le monde et fait la comptabilité macabre des assassinats sordides commis au nom d'Allah » (communiqué de l'éditeur, p. 2). Dans un premier temps, l'auteure

affirme que l'intégrisme ne coule pas naturellement dans les veines des musulmans pas plus que l'islamisme est une affaire politique et non pas culturelle ou religieuse qui menace la démocratie et le concept de liberté. Benhabib répond de façon virulente à la commission Bouchard-Taylor et à ses positions jugées permissives et sexistes au nom des accommodements raisonnables. Le témoignage prend alors une connotation féministe car, selon Benhabib, « [n]'en déplaît à Gérard Bouchard et à Charles Taylor, je ne vois pas comment on pourrait parler d'un "féminisme nouveau genre", en référence au féminisme musulman, sans pour autant s'attaquer à ces énormes inégalités entre hommes et femmes » (p. 69). Ainsi, accepter le port du voile (dans ses multiples formes : hidjab, burka, nikab, khimar, jilbab, tchador, tchadri) correspond à une forme d'apartheid sexuel. Accepter le voile revient à renforcer l'identité collective des intégristes. En ce qui concerne les femmes, il faudrait envisager de nombreux domaines dont « l'héritage, le témoignage devant un tribunal, la polygamie, la répudiation, les relations sexuelles, la violence conjugale, les crimes d'honneur, la responsabilité maternelle à l'égard des enfants, le mariage d'une musulmane avec un non-musulman, l'accessibilité à la fonction de juge ou d'imam, l'éducation » (p. 68).



L'auteure considère donc la vision du monde islamiste totalement archaïque, soit raciste, sexiste, xénophobe et homophobe, et si, au Québec, un courant de pensée encourage les compromis avec la pensée islamiste, c'est qu'on refuse de voir à quel point cela s'oppose aux valeurs de véritable ouverture et de tolérance.

Djemila Benhabib utilise nombre d'exemples (l'affaire Rushdie, les assassinats politiques, les caricatures sataniques, etc.) pour dénoncer les stratégies et le terrorisme islamistes. De plus, sous le couvert d'événements politiques, historiques et culturels symboles de répression et d'écrasement, elle reviendra à son Algérie et à sa famille qu'elle quittera néanmoins pour survivre. Un faible équilibre s'installe entre les origines et l'espace de migration; de fait, « j'avais été éjectée sur les sentiers tortueux de l'exil. Le pays qui m'avait fait femme ne pouvait plus contenir mes colères. Alors il me fallait inventer des moyens de survie. Je suis partie sans rien dire. » (p. 226)

La langue de Benhabib va à « contre-courant ». Elle est furieuse, désespérée, lucide, intelligente, d'une solidité remarquable et certes convaincante. Cependant, on aimerait parfois un peu de nuances et de fluidité dans la parole. On aimerait penser qu'il y a peut-être du beau dans l'abject. Bien sûr, on comprend la rage qui habite celle qui a vu mourir tant de gens et, malgré tout, on se demande encore ce qui pourrait justifier une forme de tolérance au cœur de l'intolérance. ■

Un beau texte mérite d'être mis en valeur par une belle présentation...

mise en pages
numérisation (scanning)
conversion de disquettes



5193, rue Jacques-Parlier
Montréal (Québec) H1K 4P7
Téléphone: (514) 355-7271 (bureau)
(514) 214-7272 (cellulaire)
Télécopieur: (514) 355-1649
Courriel: ediscript@sympatico.ca